

TOUS ROIS

Petite phénoménologie du Smartphone

Par Pierre-Marc de Biasi

Il y a dix ans, le 9 janvier 2007, Steve Jobs, président d'Apple, présente son dernier né : *iPhone*, premier téléphone cellulaire contenant un navigateur Internet, un *iPod* et un écran tactile *multi-touch*. C'est une révolution. Commercialisé en juin, son succès est fulgurant. Depuis, le *Smartphone* (« téléphone intelligent ») a su se rendre presque aussi indispensable que l'air qu'on respire : il nous accompagne partout, on ne l'éteint qu'exceptionnellement, on ne s'en sépare presque jamais¹. On le garde même en toute occasion à la main, comme pour pouvoir le déverrouiller plus vite en cas de « notification ». Certains le consultent plus de 200 fois par jour, dans l'espoir de se faire surprendre par un sms inattendu, de peur de rater quelque chose qui pourrait rendre leur journée, leur soirée, ou leur vie même, plus intéressante et plus intense (*fear of missing out* : syndrome FOMO)... Les plus accros y consacrent couramment jusqu'à huit heures de leur vie quotidienne. Au point que l'on commence à parler de pathologie addictive, de perte de l'attention, d'hyper connexion, de confusion mentale.

D'un autre côté, chacun mesure, au quotidien, l'étendue des services rendus : communiquer, s'informer, traduire, écouter, lire, écrire, voir, photographier, compter, payer, acheter, vendre, être alerté, être guidé, éclairer... Avec *Facebook*, vous n'êtes plus jamais seuls, vous vous faites des centaines d'amis. Avec *Twitter* vous pouvez vous adresser à la planète entière : 500 millions de messages par jour pour fêter l'impulsivité et la formule lapidaire. Avec le *GPS*, *Google Map*, vous êtes géolocalisé, et là, c'est selon : parfait pour trouver le bon chemin, gênant si vous êtes en cavale, fatal si c'est vous la cible du drone. Sinon, le *Smartphone* veille amoureusement sur votre santé en comptant le nombre de pas que vous faites chaque jour, le nombre d'étages que vous gravissez, de calories que vous brûlez, etc. : excellent pour les seniors, aggravant pour les jeunes obsessionnels qui comptabilisent tout ce qui leur arrive.

Le temps mort des trajets en métro est idéal pour exploiter à fond les ressources de son *Smartphone*. Mais en cas d'affluence, debout, vous retenant à une poignée ou à une barre, il ne vous reste plus qu'une main pour saisir l'appareil et pianoter sur votre écran : vous découvrez alors que votre pouce n'est pas assez long. Une prothèse japonaise en caoutchouc rose vous le rallonge en y ajoutant deux petites verrues noires, souveraines pour un pianotage ultra rapide. En fait, on ne peut plus s'en passer. Le *Smartphone* n'est pas seulement un intercesseur confortable du réel, il devient notre point de vue, notre cadrage. Le *Smartphone* a acquis une telle fonction de médiateur dans notre relation à l'environnement et aux autres, il s'interpose si souvent dans notre perception du monde, qu'il finit par adhérer à nous comme une sorte d'artefact

¹ 58% des personnes interrogées déclarent avoir avec elle en permanence leur smartphone ; et 36% reconnaissent en « être dépendants » (Sondage BVA Orange-Psychologie : 1000 personnes interrogées en ligne en juin 2016)

organique qui rend floue la frontière entre l'outil et son utilisateur. Finirons-nous par fusionner ?

Jusqu'où sommes-nous prêts à nous laisser prendre en charge par notre petit esclave numérique ? Pour le meilleur ou pour le pire, le Smartphone ne serait-il pas en train de reconfigurer insidieusement notre manière de vivre, notre façon de penser ? Comment vit-on son Smartphone à 20 ans, à 30 ans, à 45 ans ? Enquête sur le terrain auprès des usagers.

Des Smartphones par milliards

En combinant la téléphonie cellulaire et le réseau numérique, le Smartphone est passé du statut de téléphone mobile intelligent à celui de véritable petite station de communication digitale, à la fois individuelle, nomade et virtuellement ouverte sur le monde entier : c'est une centrale portative de services immatériels illimités, un outil polytechnique à portée universelle, mais intimement attachée à la personne, adaptée à la plupart des gestes qui caractérisent nos vies remodelées par Internet. Au quotidien, le Smartphone a absorbé la plupart des prérogatives qui étaient celles de l'ordinateur de bureau, de l'ordinateur portable, de la liseuse et de la tablette, en y intégrant les usages traditionnels du téléphone portable, de l'appareil photo, du magnétophone et des anciens baladeurs (*walkman* à cassette et *discman* à mini-disque).

Portatif et polyvalent, son succès commercial est considérable : c'est un des piliers du PIB mondial. La rotation des stocks est rapide. Il se vend aujourd'hui plus de 1,5 milliards de nouveaux modèles par an, dont 20,2 millions pour la France. En Occident, plus de la moitié des habitants en possède un à partir de l'âge de 11 ans. Près de 150 marques se partagent l'expansion de ce marché (+ 7,4% par an), mais plus de 45% des ventes reviennent actuellement à trois majors : le sud-coréen Samsung (22,3%), l'américain Apple (12,5%) et le Chinois Huawei (10,5%). Sous la pression de la concurrence chinoise qui gagne en qualité tout en pratiquant une réduction agressive de ses coûts et de ses marges, le prix moyen des Smartphones (240 €) a baissé de 53% en cinq ans.

Alliée à une baisse tendancielle des tarifs d'abonnement, cette évolution de l'offre a pour réciproque une demande croissante, tous les habitants de la planète âgés de plus de dix ans étant désormais éligibles. Les utilisateurs actuels (2,5 milliards) pourraient dès à présent doubler pour atteindre 5 milliards d'individus, 6 milliards dans dix ans. Malgré son prix élevé, le Smartphone conquiert des zones de marché partout et dans toutes les couches de la société. Il est massivement présent dans les riches pays du Nord mais, comme pour la télévision et les antennes paraboliques des années 1960-1980, c'est dans les bidonvilles des pays émergents et les régions urbaines les plus pauvres de la planète que le Smartphone connaît quelques-unes de ses plus belles performances. Ne s'agirait-il pas d'une véritable révolution ? Pour en prendre la mesure, prenons du champ.

Silex transhumaniste

En lui fournissant l'arme et l'outil qui prolongeaient sa main et qui lui assuraient des succès sans précédent à la chasse, l'invention de la pierre taillée s'est traduite, pour l'*homo faber*, par une nouvelle alimentation, riche en protéines, qui a fini par transformer radicalement la dimension et les capacités de son cerveau. En se

développant, ses nouvelles fonctions supérieures ont elles-mêmes étendu sa capacité à imaginer de nouveaux artefacts et de nouvelles représentations du monde, et c'est par ce cercle vertueux que le silex a donné naissance à l'*homo sapiens*.

A l'évolution darwinienne qui l'avait sélectionnée, cette espèce venait d'ajouter – de substituer – pour son propre usage, un nouveau processus d'évolution, désormais exodarwinien, par lequel l'*homo sapiens* allait définitivement prendre la tangente : l'évolution, impatiente, de la technique qui n'attend plus l'arbitrage du temps long et court-circuite les atermoiements de la sélection naturelle, en donnant sa préférence à la production massive de prothèses et d'artefacts, de plus en plus sophistiqués, capables de déjouer l'adversité et d'assurer au singe nu son improbable ascendant sur la Nature.

La médiologie a un petit faible pour ces objets semi-matériels, semi-spirituels : c'est par leur médiation (et l'organisation qu'ils supposent) que l'humanité se construit un destin « augmenté » en démultipliant artificiellement ses forces par simulation technique de ses capacités physiques et intellectuelles. Or, pour nous autres Sapiens d'aujourd'hui qui vivons à l'époque où l'informatique imite les synapses, ce serait quoi, le silex taillé des temps présents, si ce n'est, justement, ce fameux Smartphone qui semble condenser entre nos doigts les plus hautes performances de notre technologie ?

Pour parler comme Leroi-Gourhan, le silex et le Smartphone ont ceci en commun que leurs dimensions, leur forme et leurs fonctionnalités sont spécifiquement conçues *pour la main*. Ni l'ordinateur portable, ni même la tablette ne sont aussi nettement formatés pour faire corps avec notre ergonomie tactile. Pour tenir dans la poche et devenir manipulable, le Smartphone a miniaturisé l'ordinateur en le ramenant à l'échelle d'une emprise manuelle qui était déjà celle du téléphone cellulaire : entre 10 et 15 cm, la diagonale entre la bouche et l'oreille. Mais le Smartphone n'est pas du tout une extension du téléphone : il en est le parasite, l'invasion opportuniste et l'expropriation au profit de nouvelles fonctionnalités qui finiront vite par reléguer la téléphonie au rayon des vieux accessoires.

Déjà hanté par le désir fou d'une intelligence artificielle qui nous épargnerait la fatigue de penser, le Smartphone est une prothèse qui met le monde à la portée de nos doigts en élargissant jusqu'à l'infini notre accès tous les savoirs, mais en prenant si bien en charge, à notre place, un si grand nombre de nos fonctions cérébrales et de nos pratiques intellectuelles qu'on peut en attendre, à coup sûr, une baisse tendancielle de notre QI, une perte d'aptitude à la prise d'initiative et un effondrement de notre faculté de penser. C'est ce que craignent les plus pessimistes : encore quelques bonnes doses de Smartphone ajoutées à notre consommation quotidienne de perturbateurs endocriniens et l'affaire est faite : « Demain, tous crétiens ? » (<https://www.arte.tv/fr/videos/069096-000-A/demain-tous-cretins/>)

Vers un cerveau multitâche ?

Tout le monde n'est pas d'accord. Les technolâtres sont convaincus qu'en nous délivrant des pesanteurs idiotes de la vie courante, le Smartphone devient l'instrument d'un véritable affranchissement qui nous rend plus libres d'esprit pour nous consacrer à l'essentiel : la pensée, l'art, l'amour, la justice, la liberté, la planète. Les technophobes soulignent que l'état d'hyper connexion dans lequel nous place en permanence l'usage

du Smartphone endommage bel et bien, dès le plus jeune âge, notre capacité à fixer notre attention et à nous concentrer. Mais les adeptes rétorquent que grâce à son informatique embarquée, le Smartphone vous donne la capacité de faire plusieurs choses à la fois : par exemple, téléphoner tout en répondant à vos sms et en parcourant les dernières news en ligne ; ou bien écouter la radio tout en consultant alternativement son compte en banque et son compte Facebook.

Les neurosciences rappellent que si la calculatrice électronique peut multiplier les traitements multitâches, ce n'est pas exactement le cas du cerveau humain. Si l'on excepte le système nerveux végétatif, le cerveau n'y parvient (pour deux ou trois choses à la fois, pas plus) qu'en reléguant les tâches surnuméraires à des automatismes acquis. Par exemple, on peut conduire une voiture (sans vraiment « réfléchir » à ce que l'on fait) tout en discutant avec les passagers et en écoutant la radio ; mais lorsque la route devient dangereuse, le conducteur aura tendance à s'abstraire de la conversation pour reporter toute son attention à sa conduite. S'il continue à discuter et tente au même moment de lire un sms sur son Smartphone, l'accident n'est pas loin.

Notre cerveau n'est pas structuré pour travailler en parallèle, en traitant simultanément plusieurs tâches intellectuelles. S'il y est contraint, il s'en tire en simulant la simultanéité, c'est-à-dire en procédant à du traitement sériel très séquencé, en s'épuisant à sauter d'une tâche à l'autre, par très brèves séquences consécutives, mais sans pouvoir échapper au risque de chevauchement qu'induit son principe de rémanence : à chaque changement de tâche, la séquence antérieure va inmanquablement déborder sur la séquence suivante, au risque de ne plus permettre au cerveau de filtrer et hiérarchiser les informations de chaque tâche, ce qui finit par le conduire à perdre complètement le contrôle des différents flux.

Cette manie de vouloir faire deux ou trois choses à la fois n'est pas naturelle ; c'est le diabolique Smartphone qui vous y encourage : notification d'appel, alerte, signal de message, info de dernière minute... Comment réagit-on à cette injonction permanente de dispersion et de distraction fonctionnelle? Est-ce que le cerveau des nouvelles générations deviendra capable de répondre à cette surcharge d'informations et de sollicitations par une dextérité inédite, en se faisant apte à passer de plus en plus vite d'une tâche à une autre, en apprenant à identifier plus rapidement ce qui lui est utile et ce qu'il peut zapper? Possible. Mais l'adaptabilité et la plasticité du cerveau ne constituent pour le moment que des hypothèses de travail, non vérifiées. Le seraient-elles, d'ailleurs, que l'on pourrait se demander si c'est légitimement à nos fonctions cérébrales de s'adapter à l'objet technique, plutôt que l'inverse. Qu'en pensent les usagers ?

Le deuxième cerveau

Jessica, 21 ans, habite en banlieue sud chez ses parents. Étudiante en 3ème année d'arts plastiques, elle sort beaucoup, voit toutes les expositions, mais en travaillant dur, y compris le week-end, pour payer ses études. Pour elle, ça ne fait aucun doute, le Smartphone est un « troisième bras » et un « deuxième cerveau », un prolongement multifonctionnel de son corps et de son esprit, qui l'accompagne, du réveil au coucher : *Alarme* pour se lever à l'heure, *fonction Walkman* pour prendre son petit déjeuner en écoutant ses musiques favorites, *Agenda* pour l'emploi du temps du jour, *Météo* pour

savoir comment s'habiller, *Google Map* pour l'itinéraire vers un rendez-vous, une galerie ou un squat artistique...

Sans surprise, c'est pendant les trajets (3 heures par jour en RER et en métro) que Jessica utilise la gamme la plus étendue des fonctions de son Smartphone : *E-mail* pour les courriers, *Sites de presse* pour les nouvelles et les gros titres du matin, *liseuse* pour le détail des articles, *Google* pour chercher une information, *Facebook* pour voir ce que racontent les « amis », *Sms* pour les copines et les rendez-vous de la journée, *E-guichet bancaire* pour éviter d'être dans le rouge, *Bloc note* pour consigner un pense-bête ou une idée, et, à la volée, *Photo, camera, magnétophone* pour enregistrer un lieu, une affiche, un objet dans une vitrine, une scène de rue, une curiosité sonore ou une beauté de hasard...

Moins de deux heures après le réveil, Jessica a utilisé une bonne quinzaine de fonctions de son Smartphone, comme elle continuera sporadiquement à le faire toute la journée entre deux occupations (jamais pendant les cours... si le prof la passionne). *Twitter* et *Snapchat* ne la tentent pas vraiment. Même réserve pour les *radios* ou les *téles en live* : elle préfère la presse écrite de qualité, qu'elle lit sur son mini-écran. Elle prétend que ses yeux se sont habitués à déchiffrer les textes en tout petit format, que ça ne la gêne pas, qu'elle s'y est faite, même si, elle le reconnaît, les yeux, le soir, lui piquent un peu plus qu'auparavant.

Pour les choses vraiment sérieuses (les dissertations, les dossiers de recherche, les notes de conférences, etc.) Jessica abandonne son Smartphone pour son ordinateur. Il lui arrive même, sans le moindre état d'âme, de le déconnecter pour être plus tranquille dans son travail. Elle est consciente de la place un peu excessive que son Smartphone occupe dans sa vie, mais elle y voit l'effet d'un rythme urbain qui s'impose à tous : cela ne la gêne pas, bien au contraire, de passer le week-end à la campagne avec son copain, hors réseau et hors connexion. Mais son copain est informaticien et elle profite des week-ends en pleine nature pour lui demander de l'initier à la programmation, et elle adore ça...

En dehors des *jeux* qui n'intéressent pas du tout Jessica, de toutes les applications de son Smartphone, c'est l'outil *téléphone* qui lui paraît devoir être manié avec le plus de circonspection : passer un coup de fil est ressenti par Jessica comme un geste symbolique lourd et comme un acte intrusif, à utiliser avec précaution et modération. On discute autant qu'on veut avec ses amis par sms, mais on ne téléphone que pour une raison impérieuse. Sauf urgence ou nécessité, l'appel téléphonique a acquis le statut solennel (officiel ou intime) que pouvait avoir la lettre par rapport au coup de fil.

Juste un outil du quotidien

Ronald, 45 ans, ingénieur de recherche au CNRS habite Orléans et travaille à Paris. Lui aussi observe que l'appel téléphonique paraît devenir une fonction très secondaire, de moins en moins utilisée : dans le train, il y a encore trois ans, on ne s'entendait plus, tout le monde était pendu à son Smartphone pour bavarder de tout et de rien ; aujourd'hui les wagons sont silencieux et chacun pianote dans son coin, obstinément mais discrètement, sur son écran.

Ronald se sert de son Smartphone pour savoir l'heure, surveiller son compte en banque, consulter les horaires de la SNCF, envoyer ses relevés de compteur électrique, confirmer les rendez-vous du jour, trouver un bon restau, écouter les news en marchant, enregistrer ses performances sportives, et parfois pour garder les traces heureuses du quotidien et les communiquer à ses amis : un autoportrait (selfie) sympa, un plat époustouflant, une réunion mémorable, une scène hilarante.

Pour le travail, c'est sans discussion, le Smartphone n'est pas à la hauteur : s'il s'agit de réfléchir, Ronald préfère de très loin son grand écran d'ordinateur. Malgré tous les efforts du *responsive common* qui cherche ramener n'importe quel contenu au format 9 x 15 cm., les écrans de Smartphone ne sont conçus ni pour lire, ni pour écrire, ni pour raisonner. Ce n'est pas seulement une affaire de dimensions : le régime du Smartphone c'est l'instantané à jet continu, l'information en rafales ; si vous cherchez réellement à penser, ce n'est pas avec de la vitesse et de l'instantanéité que vous irez bien loin. Pour avancer sérieusement dans la réflexion, il faut du plus lent et du plus lourd. Il sait de quoi il parle, c'est un expert en bases de données et en organisation du travail scientifique.

Mais Ronald ne crache pas sur les avantages pratiques du Smartphone : le temps et les efforts qu'il permet d'épargner en aidant à résoudre les problèmes de la vie courante, c'est autant d'énergie et de disponibilité qu'il nous permet de consacrer à des activités plus créatives ; et si on fait les comptes, le bénéfice est considérable... à condition, précisément, de pouvoir s'investir dans des activités plus créatives. Ce n'est pas forcément le cas de ceux, sans doute majoritaires, qui vont recycler le temps gagné en jouant à *Candy Crush*.

Au total, le Smartphone, pour Ronald, c'est un bon compromis de synthèse technique pour naviguer dans le quotidien, ni plus ni moins. Le reste est de la poudre aux yeux. Pour des raisons évidemment commerciales, c'est un outil qui cherche à se faire passer pour beaucoup plus que ce à quoi il peut réellement prétendre. Mais la surenchère médiatique, à chaque sortie de nouveau modèle, ne trompe plus personne ; le côté magique qui était sensible, il y a encore quelques années, est en train de s'évaporer complètement. Pour le doter d'un nouvel attrait mystérieux, on cherche à nous faire croire que c'est par le Smartphone que l'intelligence artificielle viendra à nous... Oui, peut-être sous la forme d'une super télécommande, pour contrôler notre environnement. Ce sera commode, mais on voit mal qui cela va pouvoir faire rêver.

Comme il se méfie des mauvaises ondes, pour téléphoner, Ronald préfère les postes fixes ; et chaque matin, dans le train, confortablement calé dans son fauteuil, c'est avec une certaine satisfaction qu'il ouvre largement la double page de son exemplaire papier de *Libé* pour prendre connaissance des nouvelles du jour.

Le couteau suisse

Morgane a 34 ans, elle est diplômée de la FEMIS, travaille dans le cinéma et habite à Paris. Un peu comme Ronald, elle ne voit pas du tout ce qui pourrait la conduire à la moindre addiction envers son Smartphone. Certes, elle s'en sert tous les jours, surtout dans le métro ou en ville, pour écrire ses sms et répondre à ses emails, faire un petit tour sur Facebook, donner les deux ou trois coups de téléphone indispensables, et ça et là

pour prendre en photo la « chose vue » qui attire son œil dans la rue ou l'œuvre d'art qui l'émeut dans une exposition. Mais la volatilité des traces sur son Smartphone l'exaspère. Images ou textes de sms, elle se force à enregistrer tout ce qu'elle tient à conserver : le *turn over* automatique qui fait disparaître sans même vous prévenir les anciens sms au seul motif qu'ils sont anciens lui paraît le comble de l'idiotie et de l'insolence.

Si elle travaille à l'extérieur toute la journée, il lui arrive aussi, entre deux rendez-vous, d'utiliser son Smartphone pour écouter la radio en direct : une émission qu'elle aime ou les infos quand l'actualité l'exige. Pour le reste, Morgane est résolument adepte du papier : livres, revues, journaux, magazines... c'est à l'ancienne qu'elle aime les lire ou les consulter, en tournant les pages, et surtout pas sous la forme volatile et ratatinée que leur imposent les normes du petit écran. Même chose pour les cartes ou les plans que l'on déplie sur une table ou sur ses genoux, elle n'a pas peur de le dire : c'est épidermique, *Mappy* et *Google Map* lui font horreur.

Quant à l'écriture de ses textes, qui est l'essentiel de son travail, il est clair qu'elle ne se voit pas y travailler ailleurs que dans ses carnets, ses cahiers ou sur son grand écran d'ordinateur. Morgane trouve même que l'ordinateur, sans être aussi nuisible que le Smartphone, ne l'aide pas à réfléchir : les notifications de sms, les sollicitations des réseaux sociaux, et même les innombrables ressources encyclopédiques d'Internet sont de constantes sources de distraction, difficiles à s'interdire complètement, mais qui perturbent l'attention et la concentration indispensables à l'acte d'imaginer et d'écrire. Elle rêve parfois d'une abbaye cistercienne sans aucune connexion.

D'ailleurs, selon Morgane, l'omniprésence du Smartphone, comme prédicat ordinaire de notre présent, est un cauchemar pour les scénaristes. Par ses virtualités, il prive le récit de la plupart des ressorts qui faisaient les précieuses déconvenues du héros tel que nous le connaissions il y a encore dix ans. Avec son Smartphone, le héros d'aujourd'hui n'est plus jamais pris au dépourvu, ni isolé, ni réduit au dénuement ; connecté partout et en toutes circonstances, il peut appeler à l'aide, il a du répondant. Le scénariste aura beau faire, si son personnage est équipé comme un humain normal, il trouvera toujours le moyen de s'en sortir. Et si le scénario s'arrange pour le priver de son Smartphone, c'est encore pire : on sent tout de suite la grosse ficelle ; l'intrigue cesse aussitôt d'être crédible ; le spectateur ne voit plus dans le héros qu'un handicapé d'avant Internet.

Morgane reconnaît que son Smartphone (fonction *Mémo*) lui sert quand même à prendre des notes dans la journée, et qu'il lui arrive aussi, de temps en temps, d'utiliser la fonction « enregistreur vocal » pour des discussions, personnelles ou professionnelles, dont elle veut garder la trace. Mais c'est comme l'application « calculatrice » ou la fonction « lampe de poche » qui lui ont rendu bien des services : pourquoi vouloir y voir plus que la commodité de disposer de plusieurs outils dans une seule petite boîte. C'est le charme « couteau suisse » du Smartphone, ça ne va pas au-delà.

Et encore s'agit-il, selon elle, d'un couteau suisse aux lames parfois un peu courtes. Quand elle se promène, comme elle veut disposer de toute la gamme de ses musiques et de ses *podcasts* préférés, Morgane reste fidèle à son bon vieux *ipod*, dix fois plus puissant en mémoire que le plus performant des Smartphones. A vouloir tout faire, forcément, on manque parfois de souffle pour faire une chose complètement. En revanche, Morgane l'avoue : il y a quand même une fonction cruciale et intime que le Smartphone prend en

charge chaque jour de sa vie, c'est l'alerte quotidienne qui lui rappelle de ne pas oublier de prendre sa pilule...

Au total, nos trois usagers ne paraissent pas vraiment disposés à s'en laisser compter : sans être réfractaires, ils n'utilisent, plus ou moins assidument, leur Smartphone qu'en se conservant à son égard une solide marge d'autonomie. On les sent même prêts, le cas échéant, à une certaine résistance. Mais évidemment, avec leurs profils de Français formés à l'Université, ils ne sont pas vraiment représentatifs des 2,5 milliards d'utilisateurs actuels. Alors à quoi faut-il s'attendre ? S'agissant de l'avenir du Smartphone tel qu'on peut l'imaginer aujourd'hui, le scénario – technique et économique - le plus probable est celui qui saura répondre aux attentes préformatées du plus grand nombre.

Or la tendance majoritaire semble nous conduire à l'idée que le Smartphone pourrait avantageusement nous décharger du pénible devoir de penser et de savoir : dictionnaires, encyclopédies, musées virtuels, traducteurs, moteurs de recherche, calculatrices, etc. nous offrent déjà une somptueuse panoplie de moyens pour nous épargner le souci de mémoriser et de réfléchir. Le jour où tout cela deviendra disponible sous la forme d'une vraie synthèse adaptée à la demande personnelle de chacun, ne pourrons-nous pas enfin souffler un peu et devenir enfin ce que nous avons toujours rêvé d'être à part entière : des individus de chair et de sang faits pour la jouissance, le rêve et l'émotion ?

Le génie de la lampe

Les derniers Smartphones se distinguent de leurs prédécesseurs par la présence, encore symbolique, d'un petit lutin qui habite dans votre boîtier comme le génie dans la lampe d'Aladin. Chez Apple, il se nomme *Siri*, chez Amazon *Alexa*, chez Google, *Google assistant*... Il vous suffit de demander quelque chose à voix haute et le lutin vous répond en essayant d'exaucer votre vœu : « Que désirez-vous, maître ? » « Appelle Joséphine ! » Si le numéro de Joséphine est bien enregistré à son nom dans votre carnet d'adresses, le génie du Smartphone s'exécute et aussitôt vous avez Joséphine en ligne. Sinon, il s'excuse platement. Il pourra vous trouver le boulanger le plus proche, vous dire le temps qu'il fera pour votre week-end, vous faire accéder directement à un site, etc.

Rien de renversant, me direz-vous. D'accord, c'est juste de la commande vocale. Mais notez que grâce à cette fonction, en articulant un simple mot, n'importe quel enfant de cinq ans, ne sachant ni lire ni écrire, peut accéder directement au répertoire complet de *You Tube* (films, musiques, jeux, vidéos), ou d'ailleurs de n'importe quel site, des fournisseurs de friandises *Haribo Tirlibibi* aux pages porno les plus hard de la toile.

Mais au-delà de ce genre de services, somme toute modestes, que cherche-t-il vraiment à nous dire, par sa simple présence, ce petit lutin complaisant ? Que nous allons bientôt être les Maîtres. Que désormais, il est vraiment à notre service, et qu'il sera de plus en plus performant, dans les années qui viennent, pour satisfaire ou même anticiper nos désirs. Que les usagers de demain n'auront pas besoin d'une culture écrite supérieure à celle de cet enfant de cinq ans pour obtenir, grâce à ses soins, tout ce dont ils pourraient rêver. Ils n'auront qu'à s'exprimer oralement, comme on le fait, au restaurant ou à l'hôtel pour être servi.

Voilà la Bonne Nouvelle ! L'heure messianique de l'intelligence artificielle est enfin venue et nous allons tous pouvoir en profiter personnellement et démocratiquement : chacun à sa manière nous allons devenir, comme le Tyran de Montesquieu, cet enfant-roi qui n'obéit qu'à ses cinq sens. Car, en réalité, ce n'est pas un téléphone intelligent que vous tenez à la main, c'est un sceptre. A chacune de vos visites sur Internet, le génie qui l'habite affine votre profil de Maître et, à chaque fois, il vous en remercie du fond du cœur, numériquement. En recalculant en permanence l'algorithme de vos préférences, des myriades de cookies l'aideront à vous formuler en toutes circonstances des propositions de plus en plus conformes à vos aspirations les plus secrètes. Vous allez être un Maître choyé, soyez-en sûr, et plus l'intelligence artificielle sera une composante importante de votre Smartphone, et plus votre esclave sera zélé, et plus vous, Maître consommateur, serez comblé de bienfaits : chaque jour un peu mieux.

Comblé jusqu'à vous sentir dépossédé de vous-même, car à la fin du jeu, chacun l'a deviné, c'est le petit lutin qui vous connaîtra mieux que vous ne vous êtes jamais connu vous-même. Il sera devenu le maître des *selfies* et, pour vous, pauvre Narcisse, quand il vous tendra le vôtre, il sera trop tard : vous y verrez le visage de votre servitude. A force de travail et de dévouement, votre esclave aura acquis l'intelligence, le savoir et la maîtrise technique par lesquels il se sera fait, à votre insu, maître de son maître, tandis que votre passive et inactive jouissance vous aura condamné à devenir l'esclave de votre esclave, en vous laissant amputer, jour après jour, de toutes vos capacités.

Le prétendu sceptre était en réalité un scalpel impitoyable, plus tranchant que le silex ou l'obsidienne, mais si indolore, si dégoulinant d'endorphine et de dopamine, que chacun de ses coups de rasoir, au lieu de vous blesser, vous aura semblé désirable comme un soulagement, délectable comme un véritable bienfait.

De toute cette histoire, qui nous guette assurément, Hegel nous a adressé la prophétie avec deux siècles d'avance. Pour autant, serons-nous mieux préparé, le moment venu, à détourner de nous le scalpel, à désavouer la douce lobotomie dont nous tenons aujourd'hui l'instrument en main, comme si nous ne pouvions déjà plus nous en passer ?